

# LA MERE

TROISIÈME SÉRIE DE "L'ENFANT TROUVÉ."

## I

Pauvre et courageux enfant ! dans quelle émouvante situation le hasard le plaçait, après les révélations de Roch Duhoux ! Aussi avait-il fallu tout le temps que madame de Flavigny avait dû mettre à se dominer pour que lui-même fût parvenu à raffermir son âme et à rassaisir sa volonté.

— Nous ne nous attendions pas à vous trouver, dit enfin la comtesse d'un ton charmant. Il nous est d'autant plus agréable de vous revoir. Madame d'Apremont a bien voulu nous conduire à l'ermitage de M. Mathieu. Tandis que M. de Flavigny et mon fils sont occupés avec le terrible sorcier, et que la marquise se repose d'avoir gravi le coteau, nous avons eu, ma nièce et moi, la bonne idée de faire une promenade sous la haute futaie, et voilà pourquoi nous sommes ici, très-satisfaites de-pouvoir causer un moment avec vous.

— Madame la comtesse me rend tout confus, répondit le père dont la voix tremblait malgré lui. Je ne suis pas digne de lui inspirer un si grand intérêt, et je ne sais comment me montrer reconnaissant de tant de bonté. J'ignore l'art de remercier comme il convient une grande dame ; mon esprit est inhabile à interpréter mon cœur. Excusez-moi.

— Vous vous exprimez à merveille, Bénédicte. Il faut vraiment que vous soyez une nature bien privilégiée pour avoir profité d'une façon si remarquable des leçons que vous a données le solitaire de la Gorge-aux-Loups. Je vous regarde comme une intelligence très-distinguée, et c'est pour cela que je me félicite de vous avoir rencontré de nouveau.

Tout en parlant ainsi, la comtesse attachait sur lui ses yeux pleins de mélancolie, de curiosité et d'étonnement. Elle ne se lassait pas d'étudier ce beau visage, dont les lignes régulières et harmonieuses semblaient être comme un décalque des contours de sa charmante figure ; dont la physionomie, doucement accentuée, réfléchissait une grâce sérieuse qu'on remarquait également dans l'expression de ses propres traits. Elle se sentait de plus en plus captivée, elle éprouvait même un indéfinissable attendrissement.

— Nous vous avons distrait de vos pensées, reprit-elle. Je ne le regrette pourtant pas, car vos pensées, je crois, étaient pénibles. En effet, vous murmuriez en soupirant un mot qui résume les plus secrètes tristesses de l'orphelin : " Ma mère ! " Vous pensiez à votre mère, pauvre jeune homme ! à votre mère que peut-être vous n'avez jamais connue et que sans doute vous ne connaîtrez jamais...

Cette question, faite avec un vif accent de sympathie générale et de noble commisération, remua profondément l'âme de Bénédicte. Ce ne fut pas sans un effort suprême qu'il parvint à répondre avec calme :

— Vous l'avez dit, madame la comtesse, cette pensée : " ma mère, " se cache dans toutes les rêveries d'un orphelin tel que moi. Il faut que ce sentiment filial soit bien naturel au cœur humain, puisque la maternité d'adoption ne peut l'effacer complètement. La famille qui m'a recueilli se montre si aimante, si dévouée à mon égard, que je devrais ne penser qu'à elle ; et cependant il n'en est pas toujours ainsi. Il y a des moments où je crains d'être ingrat.

— Ne craignez pas cela, mon jeune ami. Quoique je ne me flatte pas de lire sur le visage, aussi couramment que M. Mathieu, les instincts et les penchants, je découvre aisément dans votre physionomie les signes caractéristiques des plus généreuses aspirations. J'ose affirmer qu'il n'y a pas de place en vous pour un mauvais sentiment.

Un éclair de joie ineffable traversa le regard du père. Cet éclair s'éteignit dans une larme qu'il refoula sous les longs cils de ses grands yeux bleus.

— Je vous remercie, madame, de m'avoir témoigné une si touchante opinion, dit-il avec un sourire ému. Par bonté d'âme vous avez exagéré mon peu de mérite, mais c'est peut-être ainsi qu'on encourage le mieux la vertu. Je veux graver vos paroles dans ma mémoire, et je tâcherai de les mériter en m'efforçant d'être meilleur désormais.

Il y eut une pause pendant laquelle il se retourna, en apparence pour donner un coup d'œil à son troupeau, mais en réalité pour dissimuler son émotion. Blanche profita de ce moment ; elle se pencha vers la comtesse et lui dit tout bas :

— Eh bien ! ma tante, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que tu as raison. Plus je regarde ce jeune homme, et plus je crois me reconnaître en lui. Il y a vraiment de singuliers hasards.

Et madame de Flavigny demeura toute réfléchie, comme si elle cherchait à se rendre compte de la bizarrerie d'une si grande ressemblance. Peut-être cette particularité ranimait-elle dans son esprit le souvenir des jours lointains, des malheurs presque oubliés. Peut-être songeait-elle vaguement que, si la tempête n'était pas intervenue dans sa destinée, elle aurait sans doute un fils inconnu, un enfant proscrit, ayant l'âge et les traits de Bénédicte. Quoi qu'il en soit, un nuage sombre s'étendit sur ses traits, elle s'efforça visiblement de le dissiper, mais elle ne put tout à fait y parvenir. L'entretien, qui se renoua bientôt entre Blanche et le père, n'était guère de nature à lui enlever la triste préoccupation qui semblait la dominer.

— Ainsi, demanda mademoiselle de Flavigny avec une expression de douce pitié, vous n'avez jamais vu votre mère, Bénédicte ?

Le malheureux pâlit à cette question. Il sentit un frisson se glisser dans son cœur. Instinctivement il fut sur le point de porter son regard sur la comtesse ; cependant il n'en fit rien et répondit avec résolution.

— Jamais, mademoiselle.

— Et vous n'espérez plus la voir ?

— J'ai la conviction qu'elle est morte.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne crois pas aux mères qui, vivantes, restent tant d'années sans chercher à embrasser leur enfant.

— Si elle existe encore, votre mère ignore sans doute ce que vous êtes devenu. Il est possible aussi qu'elle vous ait retrouvés et qu'une contrainte l'empêche de se révéler à vous.

— J'aime mieux penser qu'elle n'est plus, car alors je n'ai pas à lui reprocher son abandon. Je puis imaginer que son âme repentante et invisible me protège comme un ange gardien.

— C'est une idée touchante que vous avez là, Bénédicte, répartit Blanche ; elle est bien en harmonie avec ce que je connais de vos sentiments. Toutefois, laissez-moi vous le dire, il n'est pas invraisemblable que votre mère, trompée par je ne sais quel témoignage intéressé, perfide, croie avoir acquis la certitude que vous n'existez plus. Avez-vous tenté quelques démarches pour la découvrir, pour lui apprendre que vous vivez et que vous êtes son fils ? La recherche de la maternité est un droit naturel. Si je ne me trompe même, elle est autorisée par la loi.

Ces paroles produisirent un effet rapide et profond sur la comtesse. Pour la première fois peut-être elle se demanda si M. de Morsanges, en lui annonçant le naufrage du *Goeland* lui avait dit la vérité. Mais ce doute ne tint pas contre le souvenir de la droiture de son père. Elle le repoussa comme une injure à la mémoire du vieux gentilhomme, qu'elle avait toujours connu si sincère, si loyal. Quant à Bénédicte, il tressaillit et resta stupéfait sous le coup des réflexions de mademoiselle de Flavigny, réflexions qui, à part le soupçon de ruse et de mensonge, coïncidaient si bien avec ce qu'il avait appris par le récit de Roch Duhoux.

Après un instant d'hésitation, il répondit :

— Si j'admettais cette supposition que ma mère est encore de ce monde et qu'elle croit que je suis mort, je vous l'avoue,